

**Laurent
Gaudé**

Eldorado

roman

ACTES SUD

“DOMAINE FRANÇAIS”

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Gardien de la citadelle Europe, le commandant Salvatore Piracci navigue depuis vingt ans au large des côtes italiennes, afin d'intercepter les embarcations des émigrés clandestins. Plusieurs événements viennent ébranler sa foi en sa mission et donner un nouveau sens à son existence.

Dans le même temps, au Soudan, deux frères s'apprêtent à entreprendre le long et dangereux voyage qui doit les conduire vers le continent de leurs rêves, l'Eldorado européen.

Parce qu'il n'y a pas de frontière que l'espérance ne puisse franchir, Laurent Gaudé fait résonner la voix de ceux qui, au prix de leurs illusions, leur identité et parfois leur vie, osent se mettre en chemin pour s'inventer une terre promise.

LAURENT GAUDÉ

Romancier, nouvelliste et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé publie son œuvre, traduite dans le monde entier, chez Actes Sud. Il est notamment l'auteur de La mort du roi Tsongor (2002, prix Goncourt des lycéens, prix des Libraires) et du Soleil des Scorta (2004, prix Goncourt, prix Jean-Giono).

DU MÊME AUTEUR

Romans

CRIS, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 613, 2003.
LA MORT DU ROI TSONGOR, Actes Sud, 2002 ; Babel n° 667, 2004.
LE SOLEIL DES SCORTA, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 734, 2006.
LA PORTE DES ENFERS, Actes Sud / Leméac, 2008 ; Babel n° 1015, 2010.
OURAGAN, Actes Sud / Leméac, 2010 ; Babel n° 1124, 2012.

Théâtre

COMBATS DE POSSÉDÉS, Actes Sud-Papiers, 1999.
ONYSOS LE FURIEUX, Actes Sud-Papiers, 2000.
PLUIE DE CENDRES, Actes Sud-Papiers, 2001.
CENDRES SUR LES MAINS, Actes Sud-Papiers, 2002.
LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE, Actes Sud-Papiers, 2002.
SALINA, Actes Sud-Papiers, 2003.
MÉDÉE KALI, Actes Sud-Papiers, 2003.
LES SACRIFIÉES, Actes Sud-Papiers, 2004.
SOFIA DOULEUR, Actes Sud-Papiers, 2008.
SODOME, MA DOUCE, Actes Sud-Papiers, 2009.
MILLE ORPHELINS, SUIVI DE LES ENFANTS FLEUVE, Actes Sud-Papiers, 2011.
CAILLASSES, Actes Sud-Papiers, 2012.

Recueils de nouvelles

DANS LA NUIT MOZAMBIQUE, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 902, 2008.
LES OLIVIERS DU NÉGUS, Actes Sud / Leméac, 2011.

Littérature jeunesse (album)

LA TRIBU DE MALGOUMI, Actes Sud Junior, 2008.

Beau livre

JE SUIS LE CHIEN PITIÉ (photographies d'Oan Kim), Actes Sud, 2009.

© ACTES SUD, 2006
ISBN 978-2-330-02316-4

© Leméac Editeur Inc., 2006
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 2-7609-2609-5

LAURENT GAUDÉ

Eldorado

roman

ACTES SUD

A mon père,

*Ce livre que tu ne tiendras pas dans les mains
Je te l'adresse tout entier en pensée.*

I

L'OMBRE DE CATANE

A Catane, en ce jour, le pavé des ruelles du quartier du Duomo sentait la poiscaille. Sur les étals serrés du marché, des centaines de poissons morts faisaient briller le soleil de midi. Des seaux, à terre, recueillaient les entrailles de la mer que les hommes vidaient d'un geste sec. Les thons et les espadons étaient exposés comme des trophées précieux. Les pêcheurs restaient derrière leurs tréteaux avec l'œil plissé du commerçant aux aguets. La foule se pressait, lentement, comme si elle avait décidé de passer en revue tous les poissons, regardant ce que chacun proposait, jugeant en silence du poids, du prix et de la fraîcheur de la marchandise. Les femmes du quartier remplissaient leur panier d'osier, les jeunes gens, eux, venaient trouver de quoi distraire leur ennui. On s'observait d'un trottoir à l'autre. On se saluait parfois. L'air du matin enveloppait les hommes d'un parfum de mer. C'était comme si les eaux avaient glissé de nuit dans les ruelles, laissant au petit matin les poissons en offrande. Qu'avaient fait les habitants de Catane pour mériter pareille récompense ? Nul ne le savait. Mais il ne fallait pas risquer de mécontenter la mer en méprisant ses cadeaux. Les hommes et les femmes passaient devant les étals avec le respect de celui qui reçoit. En ce jour, encore, la mer avait donné. Il serait peut-être un temps où elle refuserait d'ouvrir son ventre

aux pêcheurs. Où les poissons seraient retrouvés morts dans les filets, ou maigres, ou avariés. Le cataclysme n'est jamais loin. L'homme a tant fauté qu'aucune punition n'est à exclure. La mer, un jour, les affamerait peut-être. Tant qu'elle offrait, il fallait honorer ses présents.

Le commandant Salvatore Piracci déambulait dans ces ruelles, lentement, en se laissant porter par le mouvement de la foule. Il observait les rangées de poissons disposés sur la glace, yeux morts et ventre ouvert. Son esprit était comme happé par ce spectacle. Il ne pouvait plus les quitter des yeux et ce qui, pour toute autre personne, était une profusion joyeuse de nourriture lui semblait, à lui, une macabre exposition.

Il dut se faire violence pour se soustraire à cette vision. Il continua à suivre, un temps, le flot des badauds, puis il s'arrêta devant la table de son poissonnier habituel et le salua d'un signe de la tête. L'homme, immédiatement, saisit son couteau et coupa une belle tranche d'espadon, sans dire un mot, tant il était habitué aux commandes de son client. C'est là que le commandant sentit pour la première fois sa présence. Quelqu'un le regardait. Il en était certain. Il avait la conviction qu'on l'épiait, que quelqu'un, dans son dos, le fixait avec insistance. Il se retourna d'un coup mais ne vit rien d'autre, dans la foule, que les badauds qui avançaient à petits pas. Il croisa certains regards. Des hommes et des femmes s'étaient tournés vers lui mais ce n'était pas cela. Ceux-là l'observaient parce qu'il s'était retourné brusquement et que la célérité de son geste était étrange dans le mouvement

lent de la foule. Le poissonnier, lui-même surpris par le geste de son client, lui lança, en lui tendant sa tranche d'espadon enrobée dans un sac plastique : "Alors commandant, on s'est fait caresser par un fantôme." Il dit cela sans rire. Comme une chose possible, et le commandant, ne sachant que répondre, se pressa de payer, pour pouvoir disparaître.

Il marcha encore un peu dans le labyrinthe des rues empuanties, respirant, avec bonheur, l'odeur de la mer qui montait de partout.

Il retrouvait avec joie les bruits du peuple de la rue mais, au cœur de cette foule compacte, sa solitude devenait plus oppressante qu'à l'ordinaire. Il s'était séparé de sa femme quatre ans plus tôt. Elle vivait maintenant à Gênes. Il repensa à elle. Et comme à chaque fois, il se demanda ce qu'il se passerait s'il lui prenait l'idée de lui téléphoner. Elle était partie depuis trop longtemps pour qu'il puisse espérer – ou même vouloir – la reconquérir. Non, c'était simplement appeler pour vérifier qu'elle était là. Bien là. Qu'elle avait toujours la même voix. Et qu'elle pouvait encore reconnaître la sienne. Que tout n'avait pas disparu, ou définitivement changé. Oui, décidément, il était seul. Le fils de plus personne. Ni père, ni mari. Un homme de quarante ans qui mène sa vie sans personne pour poser un regard dessus. Il allait persévérer dans l'existence, réussir ou échouer sans que nul ne hurle de joie ou ne pleure avec lui.

Il déambulait dans les rues du marché, ressassant ces idées, lorsque, tout à coup, il eut à nouveau le sentiment qu'on l'observait. Il sentait le poids d'un regard dans son dos. Il en était certain. Il le sentait peser sur ses épaules. Cette fois, il ne se

retourna pas. Il réfléchit. Des pickpockets avaient peut-être entrepris de le filer. C'était fréquent dans les ruelles du marché. Si c'était le cas, le mieux était de leur montrer qu'il se savait suivi, et qu'ils n'auraient pas pour eux l'avantage de la surprise. Il tourna alors la tête, le plus calmement possible, pour défier la violence si elle se présentait. Il fut saisi d'étonnement.

A quelques mètres de lui, une femme le regardait. Elle était immobile. Le visage sans expression. Ni demande. Ni sourire. Tout entière dans l'attention qu'elle lui portait. Il fut frappé par la volonté qui émanait de cette immobilité et de ce calme. Elle le regardait comme on fixe un point lointain que l'on veut atteindre. Il essaya de sourire mais n'y parvint pas tout à fait. Il ne savait que penser de cette présence. "Voilà que les femmes me regardent, se dit-il. Et moi qui m'imaginais déjà avoir à me battre." Puis il reprit sa marche et n'y pensa plus.

Il quitta les ruelles engorgées du marché en laissant le soleil scintiller sur les toits et les pavés de Catane. Il quitta les ruelles du marché sans s'apercevoir que la femme, comme une ombre, le suivait.

Plus tard, dans l'après-midi, il se mit à pleuvoir. L'Etna se penchait sur la ville de toute la menace de son ombre. Le commandant Piracci décida de sortir à nouveau. Il était en permission depuis deux jours et n'avait pas encore eu le temps d'aller rejoindre son ami Angelo. Lorsqu'il était à Catane, c'était la seule personne qu'il voyait avec avidité. Angelo était âgé d'environ soixante ans. C'était un homme petit, au corps maigre mais au visage racé. Ses cheveux blancs et ses yeux bleus lui donnaient un air de marin alors qu'il n'avait jamais pris la mer. Il avait travaillé comme ingénieur toute sa vie, puis, lorsque l'âge de la retraite était venu, il avait acheté avec ses économies le petit local de la piazza Placido pour vendre des journaux. C'est là que Salvatore Piracci l'avait rencontré. A force de lui acheter tous les matins la presse, ils avaient fini par discuter. Piracci était le genre d'homme à être distant avec ses amis mais chaleureux avec les inconnus, si bien qu'Angelo en avait vite su plus sur lui que la plupart de ses proches.

Après avoir boutonné son imperméable, il poussa la porte de l'immeuble. C'est là qu'ils se trouvèrent à nouveau face à face. Salvatore Piracci se figea. Elle était là. Dans la même immobilité que la dernière

fois. Le même visage têtu et les mêmes yeux grands ouverts qui semblaient vouloir happer le ciel. Il s'arrêta net. Il ne savait que faire. Il eut le temps de penser qu'il s'agissait peut-être d'une folle. Mais son visage, insidieusement, lui disait quelque chose. C'était très lointain et confus. Il la contempla pour tenter de trouver dans ses traits un souvenir enfoui mais n'y parvint pas. Elle n'était pas dénuée de beauté. Une femme brune. A la peau mate. Les yeux noirs et le visage émacié. Tandis qu'il l'observait, elle rompit le silence :

— Vous ne me reconnaissiez pas, commandant ? demanda-t-elle.

Elle avait parlé avec un accent prononcé – turc peut-être – mais sans aucune faute. Salvatore Piracci ne savait que répondre. Il était incapable de dire qui était cette femme mais il sentait qu'effectivement il ne la voyait pas pour la première fois. Il savait qu'il ne la reconnaîtrait pas sans un peu d'aide et il pressentait que lorsqu'elle lui serait révélée, son identité allait lui causer un choc. “Où l'ai-je vue ?” pensa-t-il en tentant, dans la panique, de faire défiler toute sa vie en son esprit. Mais elle ne lui laissa pas le temps de chercher davantage. Elle sortit de sa poche un vieux portefeuille de cuir noir et en extirpa une coupure de journal qu'elle lui tendit. Il la regarda avec une sorte d'appréhension. Il sentait que le moment de la surprise était proche. Lorsque ses yeux tombèrent sur la photo de l'article découpé, il entendit la voix de la femme qui ajoutait – comme pour l'accompagner dans l'émergence de ce souvenir : “Le *Vittoria*. 2004.”

Le commandant Piracci n'eut pas besoin de lire l'article. Tout lui revint en tête. Le *Vittoria*. Oui, il se souvenait. C'était le nom d'un navire qu'il avait

intercepté au large des côtes italiennes. Un bateau rempli d'émigrants. Des centaines d'hommes et de femmes qui dérivaient depuis trois jours.

Lorsque les marins italiens montèrent à bord, munis de puissantes lampes torches dont ils balayaient le pont, ils furent face à un amas d'hommes en péril, déshydratés, épuisés par le froid, la faim et les embruns. Il se souvenait encore de cette forêt de têtes immobiles. Les rescapés ne marquèrent aucune joie, aucune peur, aucun soulagement. Il n'y avait que le silence, entrecoupé parfois par le bruit des cordes qui dansaient au rythme du roulis. La misère était là, face à lui. Il se souvenait d'avoir essayé de les compter ou du moins de prendre la mesure de leur nombre, mais il n'y parvint pas. Il y en avait partout. Tous tournés vers lui. Avec ce même regard qui semblait dire qu'ils avaient déjà traversé trop de cauchemars pour pouvoir être sauvés tout à fait.

Ils firent monter à bord chacun d'entre eux. Cela prit du temps. Il fallut les aider à se lever. A marcher. Certains étaient trop faibles et nécessitaient qu'on les porte. Une fois à bord, ils distribuèrent des couvertures et des boissons chaudes. Ce jour-là, ils les sauvèrent d'une mort lente et certaine. Mais ces hommes et femmes étaient allés trop loin dans le dégoût et l'épuisement. Il n'y avait plus rien à fêter. Pas même leur sauvetage. Ils étaient au-delà de ça.

Il n'avait aucune idée de ce que voulait cette femme, de ce qui allait advenir, de la façon dont elle l'avait retrouvé, mais il s'entendit dire :

— Venez. Ne restons pas sous la pluie. Montez.

Lorsqu'il lui tint la porte, il esquissa un geste de la main pour l'inviter à entrer, quelque chose

d'imperceptible, comme pour lui toucher l'épaule et la réconforter. Mais il s'arrêta avant de parfaire son geste. Il ne réalisa pas qu'il avait eu ce même geste – deux ans auparavant – en 2004, lorsqu'il lui avait tendu le bras pour qu'elle ne chancelle pas en franchissant la passerelle jetée entre les deux navires. Le même geste. Et là aussi, il n'était pas allé jusqu'au bout et avait retiré sa main. C'est qu'alors, sur cette passerelle incertaine, comme ce soir en passant la porte de son immeuble, il avait senti dans le regard de cette femme qu'elle ne voulait aucune aide. Qu'elle marcherait seule et droite tant qu'elle déciderait de vivre. Alors il s'effaça devant elle et la laissa monter chez lui.

Il la fit s'asseoir dans un des fauteuils du salon et alla chercher deux verres de vin dans la cuisine. A son retour, elle n'avait pas bougé. Il n'osa pas lui tendre le verre – ce geste-là lui sembla trop familier. Il le posa sur la table basse, près du fauteuil qu'elle avait choisi.

— Vous vous souvenez de moi ? demanda-t-elle.

Il fit oui de la tête et ce n'était pas mentir. Cela lui semblait étrange à lui-même parce que deux ans avaient passé, mais il n'avait rien oublié. Ou plutôt, ces visages qu'il pensait avoir effacés de sa mémoire se représentaient à son esprit avec précision. Comme s'ils avaient été enregistrés une fois pour toutes. Oui, il se souvenait. Lorsqu'ils eurent effectué le transfert de ces hommes, lorsque le bateau clandestin leur sembla vide, lorsqu'ils eurent emporté à bord les corps de ceux qui étaient morts, ils firent une dernière ronde. C'est là qu'il la trouva. Prostrée dans un coin. Assise à même le pont. La main agrippée à la rambarde. Il s'était approché doucement. Il avait essayé de sourire. Il avait prononcé des mots qu'elle ne pouvait pas comprendre – parce qu'il lui semblait important de ne pas laisser le vent les isoler. Il espérait que le son de sa voix lui ferait lâcher prise et qu'elle accepterait de le suivre. Mais elle ne bougea pas. Il eut le temps de se demander s'il allait devoir utiliser la